

La luminosité de l'instant

Le siècle de Jeanne d'Yvon Rivard, Boréal, 399 p.

Martine-Emmanuelle Lapointe

Numéro 204, septembre–octobre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, M.-E. (2005). La luminosité de l'instant / *Le siècle de Jeanne d'Yvon Rivard*, Boréal, 399 p. *Spirale*, (204), 58–59.

LA LUMINOSITÉ DE L'INSTANT

LE SIÈCLE DE JEANNE d'Yvon Rivard

Boréal, 399 p.

ON NE rencontrera pas dans ce singulier roman de personnages usés par le rythme affolé de la vie contemporaine, on n'y lira guère de réflexions cyniques sur différents milieux sociaux, on aura même du mal à en résumer l'intrigue. On sera pourtant plongé dans une véritable histoire romanesque, sereine et inquiète à la fois, tiraillée entre l'essai et le poème, mais aussi fermement arrimée au désir de cerner les relations complexes qui s'établissent entre les membres d'une même famille. *Le siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard est en effet habité par les questions de la transmission et du legs : Alexandre, le narrateur du roman, écrit en quelque sorte pour sa petite-fille Jeanne, à qui il souhaite transmettre une part de ses expériences passées. Dès le début du récit toutefois, le légataire se présente sous les traits de l'héritier, inversant le cours prétendument naturel de la filiation : « je me rends compte, grâce à Jeanne, que [...] j'avais depuis longtemps commencé à m'éloigner de ce que je suis vraiment : un enfant, quelqu'un qui est heureux du simple fait d'exister et qui a besoin de partager cette joie trop forte avec quelqu'un d'autre pour ne pas être détruit par elle ». Il serait par trop simpliste de réduire le propos du roman à une simple réflexion sur la jeunesse enfuie. Alexandre tente plutôt de renouer avec la profondeur de l'instant, laquelle a souvent été occultée par son espoir d'une suite, d'une continuité ; en somme, par le désir « qu'il y ait quelque chose au-delà ». « Est-il possible qu'un instant dure ou se répète sans perdre de sa vivacité, de sa luminosité ? », se demande plusieurs fois le narrateur au cours de ce roman qui emprunte la forme d'une lente méditation, d'un voyage tranquille.

C'est sans doute cette réflexion sur le temps présent qui distingue le plus nettement *Le siècle de Jeanne* des deux premiers tomes de la trilogie romanesque entamée par l'auteur il y a près de vingt ans. Dans *Les silences du corbeau* (1986) et *Le milieu du jour* (1995), Alexandre errait, à la recherche de la paix spirituelle ou de la stabilité amoureuse, déchiré entre les différentes possibilités qui s'offraient à lui. L'Alexandre des premiers romans,

hésitant, torturé, accablé par les désordres amoureux, erre toujours, mais à la manière d'un flâneur sans but et sans destination, non plus pressé par le temps et l'exigence d'une réponse définitive à ses multiples interrogations. Divisé en trois parties, intitulées respectivement « L'Ancien Monde », « Le Nouveau Monde » et « Le fleuve », *Le siècle de Jeanne* s'attache à ses pérégrinations, à Paris, à Montréal, puis sur l'île Miscou. En ces différents lieux, Alexandre réfléchit à ses échecs passés ainsi qu'à la profondeur des liens qui l'unissent aux femmes de sa vie : sa mère, ses amoureuses Françoise et Clara, sa fille Alice, sa petite-fille Jeanne. Comment être un fils ? Comment être un amoureux ? Comment être un père, un grand-père ? Ces questions hantent le narrateur qui croit être en partie responsable de ses proches, et s'avère absolument incapable de se tenir à distance de leurs malheurs. Les pulsions suicidaires de Clara, la solitude inentamable de Françoise et la mélancolie d'Alice le tenaillent et le paralysent à la fois. Au fil de ses méditations, Alexandre renonce à la culpabilité — sentiment parfois trop confortable — pour mieux s'ouvrir aux paroles de sa mère : « Ce jour-là, en marchant sous la pluie, entre le fleuve à moitié recouvert de brume et la montagne dont l'une des faces était désormais celle de ma mère, je me répétais : "keep it moving", qu'importe que tu aies perdu Charlotte, que Clara ne veuille plus vivre avec toi, ne l'arrête pas, continue, continue. » Sans prêcher l'indifférence, le testament maternel pousse néanmoins le narrateur à adopter une attitude détachée, à ne plus projeter ses propres désirs en l'autre, à ne plus croire que l'on puisse sauver ceux qu'on aime. Inspiré de ces constats, Alexandre en viendra à concevoir l'idée de la responsabilité non plus comme une sorte de mission, vouée à l'échec ou à la réussite, mais comme une forme d'engagement respectant la volonté et les désirs d'autrui. Ne plus imposer à l'autre « le fardeau de [son] amour », trouver « une façon de l'aimer sans le lui dire », ne plus s'accrocher à son souvenir, voilà sans doute qui incite Alexandre à accueillir la beauté parfois douloureuse de l'instant. « Il me semble que peu à peu

j'apprends à être heureux, à supporter ces instants dans lesquels la mort se cache », avoue-t-il vers la fin de son parcours.

Filiations littéraires

S'inscrire dans une lignée, saisir l'instant, s'ouvrir à la parole de l'autre, tout cela semble exiger le soutien de la littérature. Si *Le milieu du jour* s'attardait sur les filiations masculines — celles liant Alexandre à son père et au défunt écrivain Nicolas notamment —, *Le siècle de Jeanne* explore les filiations féminines. Virginia Woolf, plutôt que Hölderlin, Empédocle et Nietzsche, accompagne le narrateur et marque sa vie intellectuelle et affective. De sa mère et de Virginia, il dira même : « Au fond, elles avaient beaucoup plus de choses en commun que je ne le pensais. En tout cas, j'étais un peu leur fils à toutes les deux. » Par une étrange alchimie, l'œuvre de Woolf se fait même parfois plus réaliste, plus vibrante que les visions propres d'Alexandre, empruntant ainsi les contours d'un « petit jardin de mots qui conserv[ent] vivants quelques spécimens de la réalité ». Les lieux, les êtres et les événements sont transformés au contact de cette deuxième réalité : le fleuve Saint-Laurent évoque la mer des Vagues ; malgré la pauvreté architecturale de ses villages, Miscou devient l'île de *La promenade au phare* ; le souvenir de *Mrs Dalloway* ravive d'anciens désirs. Même écrits « dans une autre langue, par une femme vivant ailleurs, à une autre époque », les romans de Woolf parlent à Alexandre de ses contemporains, de sa famille, de ses amis. Telle une confidente, la romancière traverse le roman, rappelant que la littérature est d'abord et avant tout une expérience au sens strict, entendue comme le fait d'éprouver intérieurement, de manière presque charnelle, un moment privilégié. En mettant littéralement en scène l'histoire d'une lecture — à l'instar d'*Agonie* de Jacques Brault —, le roman ramène la littérature dans le domaine de l'affectivité ; il lui confère les contours d'une amitié singulière, d'une relation intime unissant un lecteur et une œuvre. Loin d'alourdir la trame romanesque, ce geste d'accueil permet d'entrer dans la conscience d'Alexandre, de mieux comprendre ce qui l'émeut et le bouleverse, mais surtout de mieux cerner les relations complexes qu'il établit



Polixeni Papapetrou, Olympia as Lewis Carroll's Xie Kitchin (sleeping on chaise), (2003), de la série Dreamchild. Gracieuseté de l'artiste et de la Stills Gallery, Sydney. Original en couleurs.

entre la naissance et la mort de l'instant, entre la beauté et la douleur, entre l'amour et la nostalgie. « C'est que Virginia Woolf, écrit-il, [...] savait d'instinct, instinct de femme, instinct de romancière, que la seule façon de vivre et peut-être de ne jamais mourir, c'était de faire comme si la mort était toujours là, à nos côtés, à une longueur de bras. » L'œuvre de Woolf force certes l'admiration d'Alexandre, qui souvent s'y réfère pour mieux réfléchir sur ses propres expériences et tenter d'en élucider le mystère. Elle ne fournit pas pour autant de réponses définitives à ses questions, elle n'offre guère de préceptes moraux, existentiels ou esthétiques à respecter, mais se veut plutôt le lieu d'un véritable accompagnement, incertain, équivoque et fugace « comme les papillons par la fenêtre [d'une]

chambre ». Or la réussite du *Siècle de Jeanne* est indissociable de cet esprit d'ébranlement, d'oscillation perpétuelle entre la vie et la mort, entre le temps perdu et le temps retrouvé, entre l'enfance et l'âge mûr. Ces grandes questions sont traitées par Yvon Rivard avec humilité, sensibilité et discrétion.

L'extrême fixité des choses qui passent

Tenter de traduire « l'extrême fixité des choses qui passent » : cette formule empruntée à Virginia Woolf pourrait bien décrire le projet d'Yvon Rivard. *Le siècle de Jeanne* retrace les subtils mouvements d'une conscience, les instants « où il ne se passe rien », privilégiés, en

somme, l'infime et le dérisoire... Le rire d'une fillette heureuse, l'achat enthousiaste d'une paire de chaussures parisiennes ou le partage distrait d'une orange... Résolument marginal, en regard des canons actuels du moins, le roman ne propose pas de solutions aux problèmes existentiels des contemporains, n'oppose pas à la rapidité urbaine la lenteur et la contemplation. On n'y trouvera pas de leçons de morale, de spiritualité ou de littérature, mais une prose lumineuse et envoûtante qui permet de renouer avec une littérature plus méditative. Curieusement, on se laisse prendre au jeu, *Le siècle de Jeanne* se laissant facilement découvrir et habiter.

Martine-Emmanuelle Lapointe